



RENCONTRE

Les pastels d'Isabelle Roché

2014 est toute proche. La perspective d'une année blanche encore à écrire, nous amène à des remises en question plus ou moins profondes. Si l'envie de changer de vie vous taraude cet article devrait vous intéresser.

J'ai rencontré Isabelle Roché en octobre à l'occasion d'une visite organisée de sa boutique, la très ancienne Maison du Pastel. Elle avait ouvert pour nous les coffrets en bois du XIX^e siècle créant un arc-en-ciel sur le comptoir. J'ai été touchée par la personnalité et la passion d'Isabelle nous racontant l'histoire de cette incroyable maison.

A l'issue de la visite je lui ai (timidement) demandé si je pouvais revenir pour qu'elle m'en raconte plus. Elle a très gentiment accepté de répondre à mes questions et de partager son expérience.

Qu'est ce que le pastel ? Il s'agit un bâtonnet de couleur utilisé en dessin (photo ci-dessus). Il est composé de pigments, d'une charge et d'un liant. On distingue les pastels secs (tendres ou durs) des pastels gras (à l'huile ou à la cire). Les pastels Roché sont secs.

Un peu d'histoire :

Fondée en 1720, la Maison du Pastel est sauvée une première fois par la famille Roché en 1870. Henri Roché est chimiste, pharmacien et ancien élève de Louis Pasteur. Ce dernier le présente aux premiers propriétaires de la Maison alors appelée Macle. Henri Roché se prend de passion pour le pastel en conversant avec Degas, Chéret, Sisley... Il souhaite répondre à leurs problématiques : des couleurs résistantes à la lumière mais riches, variées et lumineuses. Il abandonne sa pharmacie et achète la Maison Macle qui devient Roché.

En 1887, il dispose d'une collection de 500 nuances. Avec l'aide de son fils le Docteur Roché qui le rejoint en 1906 il réussit à créer 1650 nuances distinctes.

Cette histoire de famille se perpétue suite au décès du Docteur Roché en 1948. Sa femme et ses 3 filles lui succèdent. La fin du 20ème siècle voit le déclin de la maison Roché. Les 3 sœurs sont âgées et n'ont plus les ressources pour faire vivre la Maison.

Isabelle Roché, leur petite cousine, prendra les rênes en 1999, abandonnant sa carrière d'ingénieur. Elle sera rejointe en 2010 par Margaret Zayer, une jeune américaine passionnée de couleurs.



Un jeudi après-midi :

Isabelle m'accueille avec Margaret un jeudi après-midi, seul jour d'ouverture de la boutique du 20 rue Rambuteau à Paris. Nous discutons donc au milieu des clients, visiblement très intéressés et qui en profitent pour poser leurs questions.

A quel âge avez-vous entendu parler de la Maison du pastel pour la première fois ?

J'avais 20 ans. Mes cousines cherchaient déjà quelqu'un pour la transmission de la Maison. Elles espéraient que mes parents reprennent ; elles nous ont donc invités (mes parents, mon frère, ma sœur et moi) à venir visiter l'atelier.

Qu'est-ce qui vous a poussé à abandonner votre carrière pour reprendre la maison ?

C'est le besoin de trouver un sens à ma vie. En fait c'est un concours de circonstances. Tout a commencé en 1996 quand j'ai fait un voyage en Tanzanie. Ça m'a permis de prendre du recul sur ma vie. J'avais beau avoir tout ce que je voulais, matériellement parlant, je n'étais pas heureuse. Je voyais ces africains qui n'avaient rien et des gamins qui souriaient et rigolaient. Je me disais « Quelque chose ne va pas ». J'ai passé quinze jours là-bas dont une semaine en safari et la vie sauvage a touché une partie de moi qui avait besoin d'être réveillée. Quand je suis remontée dans l'avion, j'ai eu l'impression de laisser quelque chose de vraiment important derrière moi.

Je suis revenue en voulant devenir photographe animalier ou travailler pour le WWF. En France j'ai réalisé que j'avais une formation d'ingénieur, que je ne savais rien faire d'autre. Petit à petit je suis revenue dans mon moule. Mais, à partir de là, je ne dormais plus bien la nuit. La cassure avait été faite.

C'est justement à ce moment-là que j'ai à nouveau entendu parler des pastels et ça a été le déclic, une sorte d'évidence. Je me suis dit il faut que je fasse ça ! Et voilà. Je me suis lancée sans savoir du tout où j'allais parce que je n'y connaissais rien. Ce n'est vraiment pas mon milieu. Je n'avais jamais dessiné de ma vie, je ne connais rien en histoire de l'art, je n'avais jamais travaillé de mes mains. Mais je pense que j'avais besoin de basculer complètement de l'autre côté.

Aller à l'atelier le premier été c'était comme aller en vacances tous les jours. Ça a duré 3 mois et après la réalité m'est tombée dessus. Les fournisseurs n'étaient plus là, il n'y avait



plus de pigments, de produits. La Maison du Pastel a été à la fois un fardeau et une raison d'être. C'était très lourd, parce qu'il y a toute l'histoire de la Maison à porter. Je ne pouvais pas m'empêcher de penser « si ça s'arrête ce sera de ma faute » et « si ça s'arrête qu'est-ce que je fais ? ».

Comment Margaret a commencé à travailler avec vous et qu'est-ce que ça a changé pour vous ?

Il était hors de question pour moi de retourner à mon métier précédent, ça n'avait vraiment aucun sens pour moi. Je n'avais pas d'autre choix que de faire en sorte que ça réussisse. Mais au bout de 8 ans ça devenait vraiment difficile pour moi toute seule.

Au début ça me faisait du bien d'être face à moi-même à l'atelier, de n'avoir à rendre de compte à personne. J'en avais vraiment besoin.

Mais là je n'en pouvais plus. En 2009 je me demandais vraiment où j'allais parce que seule c'était trop dur. J'arrivais à peine à me payer donc je ne pouvais pas embaucher quelqu'un. Et de toute façon je ne savais pas quel genre de personne engager. J'ai tellement payé de ma personne à la fois financièrement et personnellement... Je ne pouvais pas ouvrir la porte à n'importe qui.

J'ai rencontré des gens qui me disaient rêver de travailler avec moi mais je ne les en sentais pas capables.

C'est en ça que l'arrivée de Margaret a été géniale. Elle m'a écrit en janvier 2010 à un moment où je me disais « Là je n'en peux plus d'être seule ! ». Et dans sa manière d'écrire, de présenter ses attentes, elle m'a donné envie d'accepter. Elle est venue en visite au mois d'avril ici. Je lui ai dit tout de suite que je ne pouvais ni la payer ni la loger et elle m'a répondu : « Ce qui m'intéresse c'est de faire quelque chose qui a du sens pour moi durant l'été. Je n'ai pas besoin d'être payée ».

J'ai pensé qu'elle voudrait plutôt être dans Paris donc j'ai cherché à lui trouver des activités à la boutique. En fait elle était intéressée par la fabrication. Je l'ai emmenée voir l'atelier parce que je voulais qu'elle connaisse le lieu. Elle avait 20 ans à l'époque et je n'imaginai pas que ça lui plairait de passer tout l'été dans un village paumé (*l'atelier se trouve dans les Yvelines*). Mais elle a visité et m'a dit « c'est là que je veux être ».

Ça s'est tellement bien passé qu'elle est revenue en stage l'hiver suivant. Entre temps elle m'avait dit vouloir travailler avec moi. Je me disais que c'était trop lourd financièrement de prendre quelqu'un, mais ça fonctionnait si bien entre nous ! C'est devenu une évidence qu'elle devait rester. Elle avait vraiment le sentiment d'avoir trouvé sa place comme moi j'avais trouvé la mienne. On a fait ce qu'il fallait pour qu'elle puisse travailler en France.

Depuis nous sommes reparties pour faire vraiment vivre les choses, développer de nouvelles couleurs, de nouvelles gammes, produits, coffrets.

Elle m'a apporté le côté concret. Pour moi le pastel est un bel objet, j'adore voir les coffrets, ça me fascine. Mais j'ai du mal à les voir comme un outil alors que c'est ce qu'ils sont.

A Margaret : Qu'est-ce qui vous a donné envie de travailler ici et pourquoi avez-vous eu envie de rester ?

Margaret, timide, ne répond pas. Isabelle répond à sa place :

Elle est de Long Island New York. Elle a passé toute sa vie dans un milieu qui ne lui correspondait pas du tout et s'est réfugiée dans la pratique artistique. Elle a trouvé ici toutes les valeurs qu'elle cherchait. C'est en ça que nous nous sommes trouvées. Elle a compris ce que je fais, pourquoi je suis là. Enfin peut-être pas pourquoi je suis là puisque je ne le sais pas moi-même... La couleur, le design, la création c'est vraiment sa vie. Depuis le début dans ses études elle navigue entre la pratique artistique et le côté artisan. Elle faisait des études de lithographie, elle se dirigeait vers la réalisation de lithos pour des artistes. Mais la dernière année elle a compris que faire pour d'autres ne serait pas son truc.

Elle a trouvé ici les deux composantes qu'elle recherchait. C'est une rencontre qui devait se faire. Elle a aussi complètement pris à sa charge le côté familial, émotionnel. Elle se sent faire partie de la famille. C'est assez impressionnant. Elle a trouvé une famille, très excentrique en plus.



Excentrique ?

Oui, cette partie de la famille était d'une excentricité assez impressionnante. Au point qu'avec ma culture très scientifique et très rationnelle je me demande ce que je fais là.

Par exemple Henri Roché a fait construire au début du 20^{ème} siècle une sorte de manoir mauresque sur les bords de Loire. C'est hallucinant comme endroit. De l'extérieur ça ne cadre pas du tout avec le paysage des bords de Loire. Et quand on rentre à l'intérieur c'est... *(Elle reste sans voix)*

Henri Roché était chimiste. Je m'imaginai quelqu'un de scientifique, d'assez carré et j'ai découvert quelqu'un qui avait des idées folles. Je me suis dit «Mais qu'est-ce que je fais là-dedans moi ?».

Les cousines à qui j'ai repris vivaient comme au 19^{ème} siècle. Elles avaient toujours un petit foulard sur leurs cheveux colorés. C'étaient vraiment des personnages.

Elles ont baigné toute leur vie dedans contrairement à moi.

Juste après la seconde guerre mondiale ce sont elles qui ont relancé l'atelier avec leur

mère pendant que le père, lui, reprenait sa pratique de médecine pour faire vivre la famille.

Pour l'ainée, c'était toute sa vie et en même temps une obligation : il fallait que quelqu'un reprenne. Elle a cherché à me décourager au départ. Elle me disait que j'avais une belle situation, que je devais continuer. Je pense qu'elle en avait bavé et ne voulait pas que ce soit pareil pour moi. Mais contrairement à elle, qui devait faire perdurer ce qu'avaient fait son père et son grand père, pour moi c'était réellement un choix.

Il y avait une culture d'entreprise très particulière. Une culture du secret, on ne devait rien montrer, elles ne voulaient pas que les journalistes viennent, elles n'ouvraient l'atelier à personne. Les gens osaient à peine venir dans la boutique ; il fallait vraiment y être invité.

Il faut dire que pendant la guerre elles ont été recherchées par les allemands. Ça a dû créer une espèce de paranoïa.

Il y a visiblement un attachement particulier à cette maison, pas seulement familial. On a l'impression que tous les gens qui s'en approchent désirent rester. Margaret récemment mais aussi Alfred Straub (prisonnier allemand assigné à la famille Roché après la guerre). Pourquoi à votre avis ?

Alfred Straub était un prisonnier, mais il n'a pas du tout été accueilli comme tel. Il a fait plein de petits travaux à l'atelier. Il est resté au-delà de l'année obligatoire parce qu'il était bien. Il a fini par repartir parce qu'il avait une fiancée en Allemagne, mais nous sommes toujours en contact avec lui. J'ai été lui rendre visite il y a 2 ou 3 ans je crois. Là je sens qu'il n'attend qu'une chose c'est que j'y retourne. Je pense qu'on va y aller (avec Margaret) en 2014.

Il y a quelque chose. Ces pastels ont quelque chose, je ne sais pas quoi. Ils existent presque par eux même. Nous sommes un peu à leur service, ce n'est pas vraiment moi qui décide.

Margaret : on est les keepers.

Isabelle : oui c'est ça on est les gardiennes !

C'est ce qui est phénoménal avec l'histoire de ces pastels. La maison s'est presque éteinte plusieurs fois mais quelqu'un reprend toujours. Ça a été le cas avec Henri Roché. Puis ça s'est arrêté pendant la première et la deuxième guerre mondiale. Et à chaque fois ça repart, ça redémarre.

En 2000 c'était quasiment arrêté et c'est moi qui ai repris. Il y a quelque chose, vraiment.



© La Maison du Pastel / Wilfried Louvet

Vous êtes scientifique de formation, tout comme Henri Roché père et fils.

Savez-vous ce qui vous a tous attirés dans cette maison ?

Non, pas vraiment. La manière dont on travaille est scientifique dans le sens où on a des recettes, des pratiques qui sont rigoureuses dans la formulation. Mais ce qu'on m'a transmis ce sont des recettes de cuisine. Les Henri Roché eux étaient des chimistes, ils ont eu une réflexion de chercheurs pour élaborer le produit tel qu'il est. Mais ce qui nous a été transmis ce sont plutôt des principes de fabrication. Nous sommes quand même obligées de dévier un peu parce que les pigments que l'on trouve aujourd'hui ne sont pas ceux que l'on trouvait à la fin du 19ème siècle ou même il y a 50 ans.

Les recettes ont évoluées mais le principe de base est toujours le même. On travaille juste avec des ingrédients différents. Nous, nous faisons plus de la cuisine. Il y a même certains gestes que je reproduis, parce que c'est noté, mais sans savoir pourquoi. Là, il me manque le raisonnement scientifique.

Vous avez recrée, seule au début, une partie de la gamme créée par Henri Roché. Il y avait des livres de « recettes » consignants les secrets de fabrication ?

En fait c'était des fiches (*elle rit*). A chaque nouvelle fabrication ils faisaient une fiche. J'en ai des années 20, des années 50, des années 80. J'ai commencé à fabriquer les couleurs pour lesquelles j'avais les pigments. Quand j'ai repris, l'atelier était fragile mais vivait quand même. J'ai commencé par faire celles qui manquaient vraiment.

Puis j'ai attaqué les recettes pour lesquelles il me manquait un pigment. Maintenant, pour les nouvelles couleurs, nous partons de zéro avec des pigments qu'on a achetés récemment. Grâce à Margaret on est en train d'investir dans des stocks de pigments.

Ils sont minéraux et organiques. On n'utilise jamais de pigments végétaux parce qu'ils ne résistent pas à la lumière.

Comment fabrique-t-on un pastel ?

Ce sont des pigments en poudre mélangés avec un liant. La plupart de nos gammes sont des couleurs pures dégradées au blanc. On broie d'un côté la couleur et le blanc de l'autre et on les mélange ensuite en différentes proportions pour avoir des dégradés. On a aussi des gammes croisées. Et les bruns et verts foncés sont des pigments croisés avec du noir. Ensuite on met la pâte sous une presse pour enlever l'eau jusqu'à avoir une consistance un peu «pâte à modeler» et on roule les bâtons. Enfin ils séchent sur une tuile. Seul le broyage de la pâte est mécanique.



© La Maison du Pastel / Wilfried Louvet

Avant la seconde guerre mondiale, Henri Roché avait créé d'autres produits que le pastel, notamment le *Pastelalo*. Avez-vous envie de relancer ce produit ?

Le *Pastelalo* était une couleur qui était vendue en tube qui permettait d'être travaillée au pinceau. On y retrouvait un peu le grain du pastel et il pouvait se travailler, soit seul, soit servir de fond pour le pastel. Nous avons fait quelques tubes pour un client en particulier. Ça fait partie des choses que nous avons à envie de faire le jour où nous aurons le temps. Là pour l'instant on le fait à la demande. On a la recette mais il y a des améliorations qui pourraient être faites. Avant de le lancer on veut que ce soit parfait.

Il y avait une variante du *Pastelalo* qui s'appelait l'*Agrippine*. Ils enduisaient le papier avec pour faire un support qui accrochait encore mieux le pastel parce que c'est un peu rugueux. Peut-être un jour...

De nombreux artistes célèbres, utilisent ou ont utilisé le pastel Roché. Quelle est sa particularité ?

C'est à eux qu'il faudrait le demander mais c'est surtout la richesse des couleurs, les couleurs qui « chantent ». L'accroche au papier est aussi vraiment très particulière. Ça plait ou non mais il se passe quelque chose quand on les utilise. Ça a un côté vraiment sensuel, c'est un coup de cœur, le matériau leur parle ou non. Le fait qu'on roule nos bâtons à la main (*ce qui permet de travailler des textures que les machines ne peuvent pas travailler*) et nos recettes font qu'on parvient à avoir des couleurs qu'on ne peut pas trouver ailleurs.

Il y a une forme d'addiction. Une artiste me disait : « Depuis que j'achète des pastels Roché je n'achète plus de robes ! ». Certaines personnes ne veulent pas y toucher parce qu'elles se disent « Je risque d'aimer... ».

C'est très personnel, on peut toucher et ne pas du tout aimer. Rien qu'entre nous deux... Moi, quand je les manipule, je porte presque toujours des gants. Alors que Margaret, elle aime se salir les mains. Elle ne met des gants que quand elle les roule.

Margaret (*riant*) : c'est comme si je touchais mes enfants.

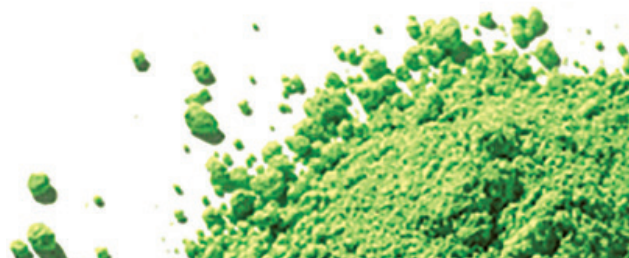


Est-ce qu'il y a des modes dans les nuances ? Est-ce que certaines nuances créent par Henri Roché ne sont plus demandées par les artistes ?

Il y a des couleurs qui se vendent moins que d'autres, c'est clair. Est-ce que c'est une mode ? Je ne pense pas. J'ai l'impression qu'il y a des couleurs plus vive aujourd'hui qu'à la fin du XIX^e. On trouve aujourd'hui des pigments qu'il n'y avait pas à l'époque.

Ça fonctionne dans les deux sens. Certaines fois ce sont les artistes qui demandent une couleur et d'autres c'est l'artiste qui va être influencé, inspiré par une couleur. Mais je ne peux pas vraiment parler de mode. C'est plutôt une histoire de goûts. Il y a des couleurs qu'on refait pour la deuxième fois seulement, la première fois c'était il y a dix ans. D'autres qu'on fait tous les ans voire tous les six mois. Les rouges, les jaunes, les bleus notamment.

On fait aussi des couleurs sur commande. Si on trouve que c'est une couleur que nous voulons développer, on en sort une gamme. Certaines nuances sont trouvées accidentellement en essayant de faire une autre couleur. Par exemple le bleu glacier était un accident survenu en essayant de faire le vert bleu.



On voyage avec le nom des couleurs...

C'est drôle parce que certaines ont changé de nom mais on ne sait pas pourquoi. La gamme «7250 Cobalt outremer», a une époque s'appelait «Bleu Séraphin». J'adore ce nom...

Il y a aussi des noms que nous avons créés pour référencer des gammes qui n'existaient pas avant. Par exemple «Violette africaine», «Bleu marine», «Bleu glacier», «Turquoise».

Il y a une logique dans la numérotation : on part des bruns, rouges, jaunes, terres, verts, bleus, violets. Mais il y a des couleurs qu'on peut ranger à plusieurs endroits : les gris colorés, le turquoise par exemple. Tiens, le turquoise est-ce vert ou bleu ? Les verts bleus... à côté d'un bleu ils sont verts ; à côté d'un vert ils sont bleus. Difficile de les classer !

Les membres de votre famille qui ont travaillé dans cette Maison l'ont fait jusqu'à un âge avancé, sans envisager de prendre leur retraite. Vous voyez vous vous aussi entre ces murs à quatre-vingts ans ?

En chœur : Oui toutes les 2 ! Quand on fait quelque chose qu'on aime, on n'a pas envie d'arrêter. Tant qu'on en est capable physiquement.

Margaret : Nous serons les légendes du village ! *(Elle sort des photos de la cousine Denise. Celle des trois sœurs qui a fait la passation et expliqué la fabrication à Isabelle. Petite dame qui à quatre-vingts ans passés avait encore le regard facétieux. Le pastel semble conserver)*

Isabelle : Elle était très jeune d'esprit, un côté un peu naïf, mais elle vivait dans un autre temps. Elle n'a jamais eu la télé. Dans les années 60 elle avait entendu des reportages à propos de l'astronaute Glenn ramenant une navette manuellement sur Terre *(probablement John Glenn ramenant Mercury 6 après un vol autour de la Terre en 1962)*. Elle n'avait jamais vu d'images mais elle rêvait beaucoup de l'espace. Elle en a fait un tableau qu'elle a appelé la «Manœuvre de Glenn».

Au pastel.

Merci beaucoup à Isabelle et Margaret pour ce voyage coloré !

La Maison du Pastel

20, rue Rambuteau

75003 Paris

<http://www.lamaisondupastel.com/>